

Extrait du Rhuthmos

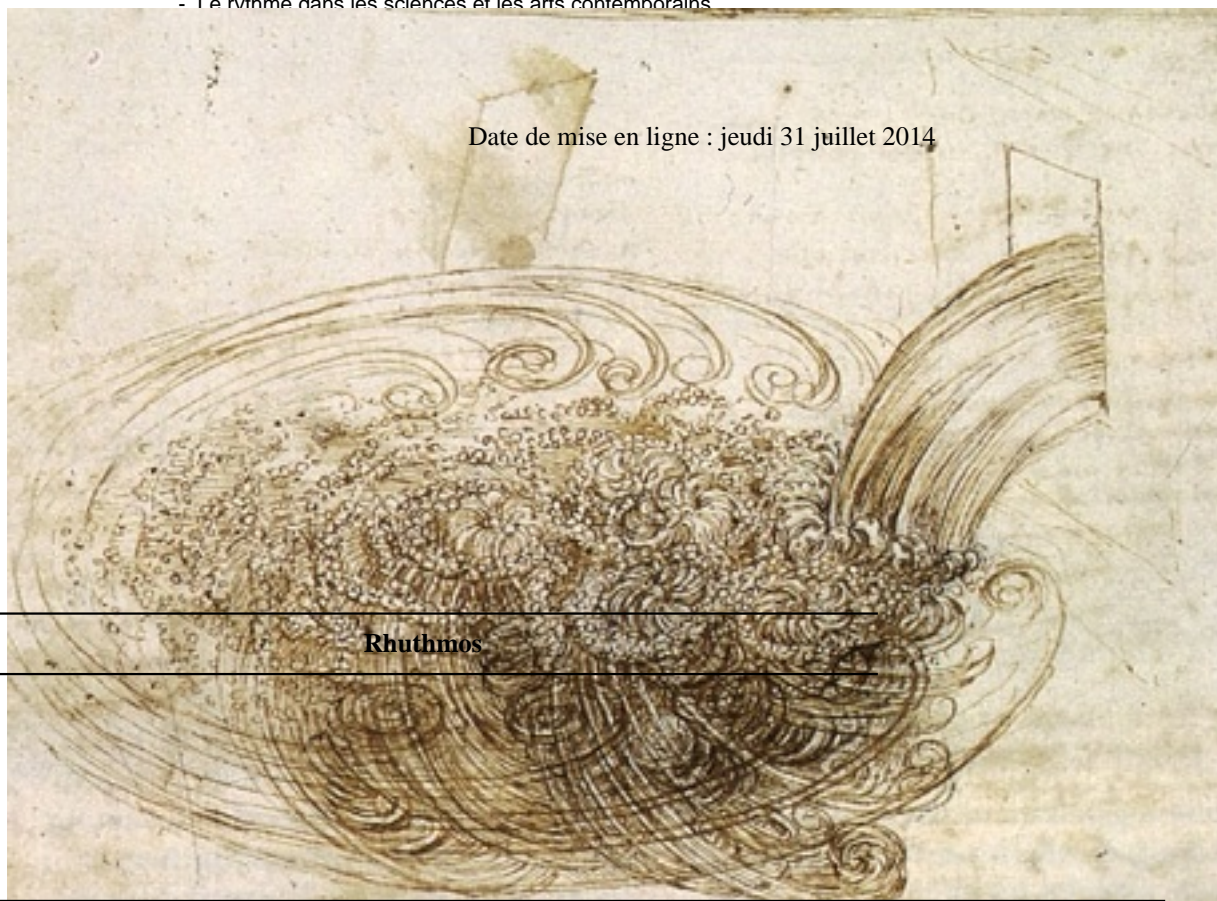
<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1231>

Radicalisation de la raison rythmologique - Les rythmes du vivant et du moi

- Recherches

- Le rythme dans les sciences et les arts contemporains

Date de mise en ligne : jeudi 31 juillet 2014



Rhuthmos

Sommaire

- [Les rythmes du vivant](#)
- [Les rythmes du moi](#)

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

Les rythmes du vivant

Tel est l'aspect de l'ontologie propre au *Rêve de d'Alembert* et aux *Principes philosophiques* privilégié par beaucoup de spécialistes. Selon Amor Cherni, par exemple, Diderot serait « l'un des premiers modernes à avoir sérieusement secoué le principe d'identité puisque pour lui rien n'est fixe, rien ne reste ce qu'il est ; rien ne reste tel qu'il est. Les choses et les êtres, les sociétés et les hommes apparaissent alors comme des fantômes circulant dans la variation et la différence » [1]. Chez lui, on ne trouverait rien de stable, tout serait plongé dans un flux perpétuel : « Un jeu continu entre le possible et le réel, entre l'infinité des possibles qui "luttent" pour conquérir la scène de l'existence, informe et déforme inlassablement les mondes et les êtres [...] Chaque monde, chaque être apparaît alors comme un ordre provisoire, une opacité passagère, qui se tourne vers le possible, comme vers sa transparence prochaine. Aucune structure n'est fixe, aucun ordre n'est définitif, y compris - et peut-être surtout - celui qui fait nos souffrances et nos peines. A l'horizon brille toujours la transparence du possible. [2] »

Il est clair qu'il existe dans *Le Rêve* et dans les *Principes* une puissante inspiration héraclitéenne et l'on a également raison de souligner que l'idée de l'impermanence de l'ordre ne doit pas y être dissociée de celle selon laquelle le réel recèle une réserve infinie de possibles dont l'émergence est toujours aussi inattendue qu'inéluctable. Pourtant, comme déjà dans les *Pensées*, nous y voyons aussi Diderot très conscient des risques sceptique et relativiste, qui sont liés à cette radicalisation matérialiste de l'ontologie dynamique du XVIII^e siècle, et extrêmement soucieux de ne pas s'interdire, par un abus de méfiance envers les concepts et les systèmes explicatifs, non seulement tout savoir, mais aussi toute esthétique, toute éthique et toute politique [3]. C'est pourquoi ce primat du fluide et de l'amorphe est, là encore, contrebalancé par un certain nombre de propositions rythmologiques qui méritent d'être notées. Pour le Diderot mature pas moins que pour le jeune Diderot, le flux de la nature, ses écoulements entrelacés et même ses tourbillons les plus désordonnés n'échappent pas entièrement au concept, à la science ou à la philosophie.

Au début du deuxième dialogue, le personnage de d'Alembert s'interroge [4]. D'une part, il adhère à la théorie de la génération spontanée : la vie apparaît à partir de rien, comme semble le montrer les expériences de Needham, qui voit des petites anguilles surgir dans une goutte d'eau [5] ; c'est pourquoi le premier individu est probablement né *ex nihilo* sous la forme de « points vivants », nés eux-mêmes de rien, qui se sont agglutinés les uns aux autres [6]. Mais de l'autre, il voit bien les difficultés d'une telle croyance : comment penser à partir de la dispersion de la matière, et des points vivants qui y sont apparus, l'unité de l'animal qui en résulte [7]. Une fois admis, ce qui était l'un des objets du premier dialogue, que les apparitions successives de la vie, de la sensibilité, de la conscience de soi et de la pensée ne font intervenir que des agents matériels et des opérations purement physiques que rien de transcendant ne précède et qu'aucune forme idéale ne prépare, il faut comprendre comment une simple accumulation de molécules parvient à constituer un être qui grandit, se développe et devient un organisme à la fois diversifié et unitaire. Du premier dialogue au second, on passe ainsi d'un moment strictement héraclitéen à un moment que nous pouvons appeler à bon droit rythmologique.

Habituellement, cette unification était renvoyée, dans les traditions platonicienne et aristotélicienne, au concept de

forme ou d'essence formelle, qui assurait l'unité et l'identité de l'individu quelles que soient les matières dont il était formé, ou, dans la tradition épicurienne, à celui de *clinamen*, qui permettait de rendre compte des manières dont les atomes s'agglutinaient sans avoir recours à une forme préalable. Comme Spinoza et Leibniz avant lui, Diderot refuse de choisir entre ces deux tendances, c'est pourquoi il en propose un modèle à la fois immanentiste et « maniériste », si l'on nous permet l'expression, qu'il tend entre un pôle élémentaire-moléculaire et un pôle global-physiologique.

Du point de vue moléculaire, l'individuation se fait par éveil et partage de qualités vitales. Si on les rapproche, deux grains de sables restent *contigus* et forment un simple agrégat ; en revanche, dans la même situation, deux gouttes de mercure deviennent *continues* et forment une seule goutte un peu plus grosse. Par le biais de leurs qualités communes, elles s'associent l'une à l'autre pour former une nouvelle unité [8]. Il en est de même de toutes molécules qui, en dépit de leur hétérogénéité fondamentale, partagent la vie et la sensibilité. Quand le corps « en mangeant et par d'autres opérations mécaniques » assimile des molécules qui le font se développer, celles-ci ne s'ajoutent pas comme un grain de sable sur un tas, mais leur « sensibilité devient commune à la masse commune » [9]. Ce sont ces processus d'éveil et de coordination de l'expression de la vie qui expliquent que des molécules pourtant hétérogènes et dispersées finissent par s'intégrer dans une unité animale.

Le personnage de d'Alembert résume ce processus d'unification moléculaire par une première image - empruntée nous disent les spécialistes au *Système de la nature* de Maupertuis et aux *Recherches anatomiques sur les glandes et sur leur action* de Bordeu : l'unité que constituent les différentes molécules dans un groupe sensible ressemble à celle que constituent les abeilles lorsqu'elles se regroupent en essaim. Chacune d'entre elles est comme l'un de ces insectes constituant cette collectivité sensible et vivante [10] ; pendant que l'ensemble qu'elles constituent se manifeste sous une forme tout à fait identifiable - la « longue grappe » suspendue à la branche d'un arbre - mais jamais fixe - le moindre pincement la faisant « changer de situation et de forme » et « s'arranger » autrement [11]. Sous cette forme, les abeilles conservent chacune leur individualité, mais elles communiquent les unes avec les autres par leurs pattes et ne sont pas loin de constituer une masse véritablement unifiée [12].

Si l'on envisage maintenant la question du point de vue physiologique, c'est-à-dire de l'ensemble de l'organisme vivant, on voit que ce partage de la sensibilité est également assuré par le réseau général des fibres nerveuses. L'individuation ne se fait pas seulement par assimilation et harmonisation de la sensibilité des molécules, elle suppose aussi le développement d'un réseau centralisé, qui assure l'unité de l'individu. D'où une seconde image, introduite cette fois par le personnage de Mlle de Lespinasse : le corps est parcouru par une espèce de toile d'araignée, qui fait circuler les sensations jusqu'à un centre commun, une sorte d'« insecte » situé dans les méninges [13]. À cette image tirée de la connaissance commune, Bordeu ajoute alors la science du médecin : ce réseau est certes centralisé, ce qui unifie l'ensemble de l'organisme, mais il est aussi distribué en sous-réseaux unifiant chacun un organe. Lors de la gestation, le premier point sensible formé par agglutination de molécules venant du père et de la mère dirige le regroupement des molécules et « s'étend [et] jette une multitude de fils imperceptibles » dans chacun des organes [14]. Ainsi apparaissent les différents sens dans lesquels se diversifie la sensibilité première [15].

Loin d'être contradictoires, ces deux points de vue, qui impliquent aussi deux types de dynamique, se complètent l'un l'autre. Comme le fait remarquer Bordeu à Mlle de Lespinasse, l'image de l'araignée au milieu de sa toile et celle de l'essaim d'abeilles sont en fait très proches [16]. De même que les abeilles se tiennent par les pattes et constituent ainsi une unité sensible, de même les fibres nerveuses sont composées de molécules contiguës qui leur permettent de relier et d'unifier les différentes parties de l'organisme [17], de même encore les organes qui composent l'animal se caractérisent par « une sympathie, une unité, une identité générale » [18].

En fin de compte, Diderot propose un modèle d'individuation à la fois hiérarchisé et dynamique, simultanément montant et descendant, par lequel il tente de rendre compte du mouvement diversifié de la vie : si l'on se place au niveau élémentaire, on constate que la multiplicité des molécules se fond, grâce à un certain nombre de processus chimiques, dans l'unité animale, qu'un être vivant apparaît, se développe et se complexifie ; mais lorsque l'on

observe les choses, en quelque sorte d'en haut, du point de vue physiologique, on voit que tout l'animal est traversé par un réseau de fibres nerveuses, que ce réseau est distribué en sous-unités organiques, qui sont elles-mêmes composées de séries de molécules continues. L'ensemble vivant est ainsi simultanément moléculaire, distribué et unitaire, unitaire parce que distribué et moléculaire, moléculaire et distribué parce qu'unitaire. Il forme ce que l'on appelle aujourd'hui un système complexe.

Or, ce système complexe ne flue pas de manière totalement erratique ; il suit un train qui est en partie déterminé par ses rapports successifs plus ou moins aléatoires à son environnement, mais aussi en partie par son organisation propre. Diderot suggère dans un fragment comment il faut se représenter cette *allure* propre au vivant. Tout animal comprend trois formes de vie emboîtées, de la plus globale à la plus différenciée : « La vie de l'animal entier. La vie de chacun de ses organes. La vie de la molécule ou de l'élément. » [19]. Ces trois vies se présentent comme trois niveaux d'individuation, trois rythmes apparemment distincts, mais le fait que la vie de l'animal entier soit mise sur le même plan que les autres formes de vie apparemment subalternes suggère qu'elles ne doivent pas être séparées les unes des autres et qu'elles tressent en réalité une espèce de torsade qui constitue la manière complexe de fluer du vivant.

Si les êtres vivants ne possèdent pas d'unité essentielle et sont soumis à des mutations permanentes, ils ne se dissolvent donc pas non plus dans le flux général de la nature. Certes, « naître, vivre et passer, c'est changer de formes » mais ces changements ne se font pas de manière chaotique ou mieux : sans manière. Chaque être vivant est traversé par des « tendances » qui lui permettent de *se tenir*, de *durer* et donc *de facto* de *s'individuer*. Il existe un *rhuthmos* composé, propre à chaque individu, qui lui donne sinon une identité du moins une certaine consistance ou, mieux encore, une certaine tenue, qui lui assure « le bonheur et le malheur qui lui est propre » [20].

Ces « tendances » rappellent bien sûr l'*appetitus* leibnizien et surtout le *conatus* spinoziste - c'est du reste comme cela que ce dernier terme est le plus souvent traduit au XVIIIe siècle. Mais le concept, originellement inspiré par la physique du XVIIe siècle, prend ici un contenu inédit qui lui vient des nouvelles sciences de la vie : la chimie, la physiologie et l'histoire naturelle. Si ces tendances expriment toujours l'effort de persévérer dans l'être, elles ne sont plus considérées, à l'image de mobiles animés par des forces cinétiques, comme l'expression d'essences formelles éternelles ; les individus vivants sont les fruits du seul hasard des rencontres moléculaires. Leur force propre est donc issue du rassemblement contingent de forces vitales dispersées dans la matière, rassemblement qui produit parfois, de manière marginale mais pas négligeable pour autant, des « monstres ». Toutefois, ces tendances ne sont pas non plus réductibles à de simples agitations défiant toute formalisation : si, en dépit de la complexité des opérations qui permettent la génération des êtres vivants, ceux-ci prolifèrent sans cesse et que le nombre des monstres reste limité, c'est que la nature possède, par elle-même, de manière immanente, une capacité d'auto-organisation qui est rarement mise en défaut ; par ailleurs, la durée relative des espèces montre qu'elle est aussi dotée d'une capacité à se reproduire à peu près identiquement, au moins sur des périodes assez longues ; enfin, la durée, elle aussi finie, des individus singuliers montre qu'ils sont tous munis d'une capacité à se maintenir en vie [21]. Le concept de « tendances », tel que Diderot commence ici à le développer, conserve donc le sens de persévérance dans la manière d'exister, mais il s'inspire moins du modèle physique des forces cinétiques que des théories de l'auto-organisation et de la reproduction de la vie qui émergent tout juste à l'époque. Il vise à rendre compte non plus des rythmes du mouvement, ni même des rythmes du changement, mais des *rhuthmoi du vivant*.

Les rythmes du moi

Le deuxième apport rythmologique du *Rêve de d'Alembert* concerne la théorie du moi. Depuis le XVIIe siècle, en particulier depuis Descartes, celui-ci joue dans la conception des processus d'individuation des êtres humains le rôle formel et unificateur que jouait l'âme dans la tradition. Comme il vient de le faire pour le vivant, Diderot en propose un modèle purement matérialiste tendu entre deux pôles, mais nous allons voir que sa présentation est à la fois plus

complexe et plus précise que la précédente [22].

La question du moi est introduite par Mlle de Lespinasse, qui présente en termes naïfs mais pas moins justes la thèse cartésienne [23]. Bordeu souligne immédiatement la difficulté que cette thèse soulève pour les matérialistes, dans des termes analogues à ceux utilisés précédemment par d'Alembert au sujet de l'unité de l'être vivant : l'unité du moi n'est guère contestable, or la question de savoir comment on passe des moi moléculaires au moi de l'animal lui-même reste entière [24].

Pour y répondre, Mlle de Lespinasse tente tout d'abord de s'appuyer sur la théorie de la production du continu par simple contiguïté et accord des sensibilités [25]. Mais, comme cette théorie concerne le niveau moléculaire, Bordeu lui fait indirectement remarquer qu'on ne peut l'appliquer telle quelle au niveau des organes ou des membres du corps et que c'est de toute façon autre chose qui « sait » quand et où elle souffre. C'est pourquoi, ayant pris conscience de sa confusion, elle attribue alors l'unité de son moi à sa « tête » [26]. Tout bien considéré, le moi semble résider dans le cerveau, qui apparaît comme une espèce d'« araignée » située au centre de la « toile » des fibres nerveuses [27].

Avec cette solution, on semble accéder à l'explication matérialiste de l'existence du moi recherchée. Pourtant celle-ci ne satisfait pas Bordeu : d'une part, elle ne répond pas à la question qui était posée sur le plan moléculaire ; de l'autre, en se fondant sur le couple du corps et du cerveau, elle tend en effet à rétablir sous une autre forme le dualisme de l'âme et du corps. C'est pourquoi il ajoute que ce n'est pas tant le cerveau lui-même, isolé du reste, que « le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal » [28]. Autrement dit, cette unité tient moins à l'organe qui semble dominer le réseau nerveux qu'à la circulation permanente des « sensations », mais aussi il le dira plus tard des « commandements » [29], entre centre et périphéries, c'est-à-dire à son *activité globale* ou encore, en termes contemporains, à son *fonctionnement d'ensemble*. Mlle de Lespinasse, complétant ce que vient d'avancer Bordeu, fait alors remarquer que ce principe d'unité s'appuie lui-même sur une capacité de *mémoire qui enregistre les expériences passées* et « fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi » [30]. Et Bordeu de conclure en attribuant finalement la pensée à *la comparaison des sensations* permise par cette mémoire dont Mlle de Lespinasse vient si justement de rappeler le rôle déterminant [31].

Ce rôle attribué à la mémoire dans la constitution de l'identité personnelle n'est pas totalement inédit : on trouve déjà une attention à son égard chez Locke, qui pose une continuité entre conscience, mémoire et soi [32], mais aussi chez Leibniz, qui considère que l'âme ne subsiste pas seulement métaphysiquement mais aussi moralement, dans la mesure précisément où elle a le souvenir de ce qu'elle a été [33]. Mais Diderot inverse les priorités : le moi ne suppose pas la mémoire ; bien au contraire, c'est la mémoire, cette mémoire dont le fondement est purement matériel, qui constitue le moi [34]. Par ailleurs, il fait de celle-ci, comme l'indique Bordeu dans sa conclusion, l'un des supports de la pensée rationnelle, j'y reviendrai plus bas.

Les protagonistes du dialogue arrivent ainsi à établir un premier modèle d'individuation matérialiste des êtres humains : le moi ne dépend en rien d'une âme, d'une substance immatérielle, il est l'effet du fonctionnement d'un réseau matériel et vivant, à la fois hiérarchisé, centralisé et distribué, qui sert de support simultanément aux sensations, à la mémoire de ces sensations et à leur confrontation sous la forme de la pensée et du raisonnement.

Toutefois l'explication moléculaire attendue reste toujours absente. C'est pourquoi la discussion reprend, à l'initiative cette fois de d'Alembert, qui vient de se réveiller et la remet sur les rails des considérations élémentaires : s'il est vrai que l'unité et la continuité du moi repose sur celles du réseau centralisé et distribué qui innerve le corps, comment se fait-il qu'un individu reste lui-même en dépit du remplacement périodique de toutes ses molécules [35] ?

Pressé de répondre, Bordeu pense tout d'abord à la thèse développée précédemment concernant le rôle de la

mémoire, mais il se rend immédiatement compte qu'un tel argument de type physiologique et global ne répond pas non plus à la question. C'est pourquoi il ajoute dans le même souffle que la durée du moi est également liée à la simple « lenteur des vicissitudes », c'est-à-dire du processus de remplacement incessant des molécules [36]. Si nous nous plaçons au niveau des constituants infimes de la matière, il est vrai que nous observons des transformations permanentes mais, dans la mesure où ces transformations sont graduelles, nous ne nous voyons pas changer et ce n'est qu'en revenant sur des époques très lointaines, en particulier l'enfance, que nous nous apercevons des modifications que nous avons traversées [37]. La question de d'Alembert est donc justifiée : l'unité du moi n'est qu'un effet, en partie illusoire, cachant une dérive générale, mais à cela il faut ajouter que cette dérive est la plupart du temps beaucoup trop lente pour être remarquée.

Reste une double difficulté : non seulement ce nouvel argument ne repose que sur une appréciation subjective, en quelque sorte extérieure au phénomène à expliquer, mais il présuppose en fait ce qui est à expliquer - le moi. Mlle de Lespinasse reprend alors la proposition de Bordeu tout en l'orientant vers la réalité des choses. Si le changement n'est pas trop rapide, on ne se voit pas changer, mais surtout la substitution des molécules se fait sans que l'ensemble ne perde son « esprit de corps » [38]. De même que l'arrivée d'un nouveau moine ne bouleverse pas l'esprit d'un monastère parce qu'il « trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux », de même que lorsqu'« une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant » [39], de même le remplacement incessant des molécules composant le corps ne change pas son identité. L'harmonisation continue des molécules entrantes, qui s'accordent au fur et à mesure avec celles qui sont déjà dans l'organisme, assure à celui-ci une certaine continuité dans le temps.

Comme dans le cas des êtres vivants, Diderot aborde ainsi le problème de l'unité du moi de deux points de vue complémentaires : le point de vue global et physiologique d'une part, le point de vue moléculaire, de l'autre. Le moi émane de l'ensemble des rapports entre centre et périphérie, la mémoire permet de l'unifier dans le temps et chaque molécule assimilée s'harmonise à celles qui se trouvent déjà là suivant un « esprit de corps », qui correspond au niveau élémentaire aux « tendances » qui guident l'animal au niveau global. Toutefois, si on en restait là, on pourrait s'attendre à l'existence d'une forte continuité du moi, or ce n'est évidemment pas le cas. Cette théorie n'explique pas pourquoi notre corps et donc notre moi changent malgré tout, que cela soit de manière extrêmement lente, comme un bateau à la dérive, ou de manière plus brusque, ainsi qu'on le constate empiriquement tous les jours. C'est pourquoi Diderot entrelace avec ce premier fil un second, qui vient régulièrement le croiser et relancer le débat. Tout en faisant émerger les principes fondamentaux, globaux et moléculaires, de « permanence » du moi, les interlocuteurs ne cessent de s'interroger sur ses « vicissitudes ».

Bordeu, le premier, signale les interruptions subites dont le moi est parfois affecté [40]. Il en donne comme exemple le cas rapporté par La Peyronie d'un malade qui, à la suite d'un violent coup sur la tête, souffrait d'un abcès qui comprimait son cerveau, et chez lequel le chirurgien pouvait provoquer à volonté coma ou conscience en pompant le liquide qui s'épanchait dans son crâne (I, 647). Puis c'est Mlle de Lespinasse qui raconte comment son moi se rétracte parfois pendant le sommeil - « j'existe comme en un point » - mais aussi s'étend jusqu'à devenir « immense » (I, 648). Et Bordeu d'abonder en citant l'exemple d'une femme « en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire [...] au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille » mais qui après « une heure, deux heures [...] revenait successivement à son volume naturel » (I, 649). Un peu plus loin, ce sont d'Alembert [41] et de nouveau Mlle de Lespinasse [42] qui allèguent des cas spectaculaires d'interruption et de mutation profonde du moi. Si un choc psychologique important s'est produit, si une part significative de l'organisme disparaît ou est modifiée d'un coup, ou encore, pour des raisons que l'on ne connaît pas, si la mémoire vient à être effacée, la vie n'est pas nécessairement en péril, mais le moi peut être suffisamment affecté pour s'interrompre quelque temps ou devenir autre qu'il n'était. Vers la fin du dialogue, Bordeu introduit dans la réflexion le thème classique de la succession de la veille et du sommeil qui rend « l'origine du réseau [...] alternativement active et passive » [43].

Les commentateurs rapportent cet intérêt pour l'inconstance du moi à une tradition littéraire et philosophique remontant au moins à Montaigne, et qui continuera jusqu'au XXe siècle, une tradition attachée à montrer, contre la

théologie mais aussi contre les nouvelles philosophies du sujet, la « diversité des humeurs », la « variabilité des jugements » ou, comme plus tard le fera Proust, les « intermittences du coeur ». La remarque n'est pas sans fondement mais cette communauté de préoccupation ne doit pas cacher en quoi Diderot dépasse ici encore l'héraclitisme banal et retrouve ce qui était peut-être au coeur de la pensée d'Héraclite et plus probablement encore de Démocrite : le *rhuthmos*.

Alors même qu'il multiplie les remarques anti-substantialistes, Diderot tente de penser aussi l'unité fluide du moi. Dans la fin du dialogue, Bordeu et Mlle de Lespinasse, délaissant les cas concernant des intrusions spectaculaires venues de l'extérieur, se concentrent à nouveau sur sa base physiologique et son fonctionnement interne. Lorsque le cerveau domine, affirment-ils de concert, la raison l'emporte ; lorsque ce sont les autres parties du corps, ce sont les passions voire la folie qui s'imposent [44]. Tout système vivant est dominé par son pôle central mais celui-ci reste toujours en lutte avec ses périphéries organiques, qui parfois peuvent se mettre à commander.

De cela, on peut bien sûr conclure que le moi n'est pas l'agent, d'origine divine ou auto-constitué, d'une vie rationnelle stable mais le résultat, sans cesse changeant, d'un conflit, qui ne s'éteint qu'avec la mort, entre les différentes parties du système nerveux. Mais cette conclusion, bien que juste, reste encore incomplète, car ces écarts n'apparaissent tels que par rapport à un fonctionnement physiologique sinon normal du moins habituel. Les « brins du faisceau », dans leur « état naturel ou tranquille », possèdent en effet une certaine « tension », un certain « ton » ou une « énergie habituelle », qui les caractérisent de manière relativement permanente [45]. Cette « énergie habituelle » peut être déterminée par la nature même de l'individu, par le « rapport originel » de « l'origine du faisceau à ses ramifications », mais il peut aussi avoir été contracté - et bien sûr l'un n'exclut pas l'autre - « d'éducation » ou « d'habitude » [46].

Par ailleurs, il est possible de classer ces différents fonctionnements. Bordeu, inversant la logique individualisante du médecin en une logique typologisante plus proche de celle du naturaliste, introduit ainsi l'idée que ces caractères pourraient être regroupés en un certain nombre relativement réduit de types psychiques, c'est-à-dire un certain nombre de formes communes de fluement du moi, qui seraient déterminées par les différents types de rapports entre centre et périphéries : lorsque le centre l'emporte sur la périphérie, on a « les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous » ; lorsqu'au contraire les périphéries l'emportent sur le centre, on a « les brutes, les bêtes féroces » ; lorsque le système manque d'énergie, on a « les imbéciles » ; enfin, lorsque le système nerveux est bien équilibré et ordonné, on a « les bons penseurs, les philosophes, les sages » [47].

Diderot reprend ainsi, on le voit, à propos du moi, les idées déjà esquissées lors de la discussion concernant les êtres vivants mais il leur donne une nouvelle ampleur. Comme la précédente, cette seconde dispute donne à l'objet examiné une assise purement *matérielle et physiologique*, qui ne fait entrer en ligne de compte aucune essence, aucune forme éternelle, aucune substance immatérielle. Comme précédemment, Diderot remplace ces divers principes d'individuation par un quatuor conceptuel associant *harmonisation moléculaire, fonctionnement global, mémoire et tendance*.

Mais l'examen des vicissitudes du système innervant le corps lui permet de préciser ce dernier concept - et par ricochet, les trois premiers. Cet examen montre, en effet, que le moi peut certes disparaître momentanément - dans la perte de conscience, l'amnésie ou le sommeil - mais que, tant que l'individu est en vie, *il réapparaît toujours* du fait de l'existence d'un « *esprit de corps* » des masses moléculaires déjà assemblées ; ensuite, que son état, qui il est vrai peut varier grandement - notamment du fait des relations d'alliance ou d'opposition à l'environnement - résulte d'une « tension » interne, d'« une énergie habituelle », qui est *propre à chaque organisme* et est déterminée par le *rapport ordinaire entre centre et périphéries* ; enfin, que ce « propre », s'il est déterminé, suivant des parts variables, par la constitution « originelle » de cet organisme, par les habitudes contractées et par l'éducation, n'en est pas moins susceptible d'être classé dans *une typologie générale*.

Le moi apparaît donc comme une réalité fluente mais cela ne signifie pas qu'il n'ait aucune consistance, aucun caractère propre et que son devenir soit totalement chaotique. Au contraire, chaque moi constitue un *rhuthmos*, une manière à la fois de fluer et de se tenir, de se défaire et de conserver une certaine continuité, qui, grâce à *l'esprit de corps des molécules*, au rapport ordinaire entre centre et périphéries du système nerveux, au fonctionnement général du corps, à la mémoire, plus généralement aux *tendances globales* de l'animal, perdure, sans être jamais fixe, en dépit des fluctuations incessantes produites par les interventions de l'environnement extérieur, les intermittences de la mémoire et même certaines transformations internes réversibles. Par ailleurs, le fait que cette manière soit propre à un corps vivant unique, qu'elle soit sensible aux circonstances et qu'elle puisse être transformée par l'habitude ou par l'éducation n'empêche pas de lui appliquer le regard généralisateur et typologique propre à la science ; en se fondant sur l'analyse du système nerveux, on peut dresser une table de ses différents types de fonctionnement possibles et y inscrire chacun des cas particuliers. En un mot, il est possible non seulement d'identifier les divers *rhuthmoi* du moi mais de les classer dans un tableau rythmologique général.

La suite [ici](#)...

[1] A. Cherni, *Diderot. L'Ordre et le Devenir*, Genève, Droz, 2002, p. 12.

[2] A. Cherni, *Diderot. L'Ordre et le Devenir*, op. cit., p. 13.

[3] Dans les *Observations sur Hermsterhuis* (1773-1774), il le redira bientôt très explicitement : « Jamais aucun auteur, matérialiste ou non, ne s'est proposé de rendre ridicules les notions de vice et de vertu, et d'attaquer la réalité des moeurs. Les matérialistes, rejetant l'existence de Dieu, fondent les idées du juste et de l'injuste sur les rapports éternels de l'homme à l'homme. » (I, 694)

[4] Pour une bonne appréhension du jeu diderotien sur les différentes positions de discours, rappelons que le deuxième dialogue rapporte une conversation entre le médecin Bordeu et Mlle de Lespinasse, qui elle-même, ayant noté pendant la nuit qui s'achève le délire de d'Alembert assoupi - dont les principaux arguments sont en fait ceux de Diderot lui-même -, le restitue tout en le commentant à Bordeu. À la fin du dialogue, d'Alembert se réveille finalement et ajoute une nouvelle voix à cette extraordinaire polyphonie discursive.

[5] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 631) : « "Le Voltaire en plaisantera tant qu'il voudra, mais l'Anguillard [surnom de Needham] a raison ; j'en crois mes yeux ; je les vois : et combien il y en a ! comme ils vont ! comme ils viennent ! comme ils frétilent !" Le vase où il [d'Alembert] apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers ; il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. [...] Il disait : "Dans la goutte d'eau de Needham, tout s'exécute et se passe en un clin d'oeil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage ; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps ?" » Plus loin (I, 633) : « "Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées." »

[6] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 625) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Écoutez. "Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... À ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autres ; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter." »

[7] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 625) : « "Mais comment cette unité s'est-elle faite ? [...] Tenez, Philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal ?... un tout ? un système un, lui, ayant la conscience de son unité ? Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas." »

[8] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 626) : « "Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante. - D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une." »

[9] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 626) : « "Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une." »

[10] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 627) : « "- Avez-vous quelque fois vu un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche ?... Le monde, ou la masse

générale de la matière, est la grande ruche... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un arbre une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes ? Cette grappe est un être, un individu, un animal quelconque... Mais ces grappes devraient se ressembler toutes... Oui, s'il n'admettait qu'une seule matière homogène..." »

[11] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 626) : « - Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive ? [...] [le philosophe] vous dira que celle-ci pincera la suivante ; qu'il excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux ; que le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme ; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes." »

[12] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 628) : « BORDEU. - Regardez sur votre papier et écoutez-moi. L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait ; mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous qu'il juge plus sainement ? Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal ? Amollissez les pattes par lesquelles elles se tiennent, de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée ; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux..." »

[13] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 637-38) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Docteur approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien ! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même ?... BORDEU. - Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils. » Plus loin (I, 638) : « BORDEU. - Les fils sont partout ; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent ; et l'araignée est nichée dans une partie de votre tête que je vous ai nommée, les méninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine. »

[14] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 638) : « BORDEU. - [...] Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes [...] ne sont, à proprement parler, que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles. » Plus loin, (I, 640) : « BORDEU. - [...] D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère ; ce point devint un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux ne ressemblaient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier. »

[15] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 640) : « BORDEU. - [...] Cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins ; un brin formant une oreille donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son ; un autre formant le palais donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons saveur ; un troisième formant le nez et le tapissant donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur ; un quatrième formant un oeil donne naissance à un quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur. » Plus loin (I, 641-642) : « BORDEU. - [...] Le reste des brins va former autant d'espèces de toucher qu'il y a de diversité entre les organes et les parties du corps. » Plus loin encore : (I, 646) : « BORDEU. - Vous voyez, Mademoiselle, que dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s'en tenir au réseau seul. »

[16] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 638) : « BORDEU. - Votre idée [le cerveau comparé à une araignée au centre de sa toile] est on ne saurait plus juste ; mais ne voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilles ? »

[17] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 626) : « [...] - La sensibilité devient commune à la masse commune. En effet, pourquoi non ? - Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale, tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une. - Oui, une. - Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité... et c'est la cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité la plus complète qu'on puisse imaginer." »

[18] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 628) : « BORDEU. - Tous nos organes [...] ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générale. » Roger a montré que Diderot s'inspire ici de Bordeu, *Recherches anatomiques sur les glandes et sur leur action* : « Nous comparons le corps vivant, pour bien sentir l'action particulière de chaque partie, à un essaim d'abeilles qui se ramassent en

pelotons, et qui se suspendent à un arbre en manière de grappe ; on n'a pas trouvé mauvais qu'un célèbre ancien ait dit d'un des viscères du bas-ventre qu'il était un *animal in animal* ; chaque partie est, pour ainsi dire, non pas sans doute un animal, mais une espèce de machine à part qui concourt, à sa façon, à la vie générale du corps. » cité in J. Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIe siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 623.

[19] *Fragments dont on n'a pu retrouver la véritable place, Ruvres complètes*, (DPV), Paris, Hermann, to. XVII, 1987, p. 226 : « Il y a certainement dans un même animal trois vies distinctes. La vie de l'animal entier. La vie de chacun de ses organes. La vie de la molécule ou de l'élément. L'animal entier vit privé de plusieurs de ses parties. Le coeur, les poumons, la tête, la main, presque toutes les parties vivent un temps considérable séparées du tout. Il n'y a que la vie de la molécule ou sa sensibilité qui ne cesse point ; c'est une de ses qualités aussi essentielles que son impénétrabilité. La mort s'arrête là. Mais si la vie reste dans des organes séparés du corps, où est l'âme ? Que devient son unité ? que devient son indivisibilité ? »

[20] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 637) : « D'ALEMBERT. - [...] Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances. Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... [...] Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse. »

[21] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 633) : - « Peut-être faut-il pour renouveler les espèces dix fois plus de temps qu'il n'est accordé à leur durée. »

Ces remarques rendent peu convaincante l'affirmation un peu rapide de Colas Duflo selon laquelle Diderot généraliserait le modèle du monstre, qui constituerait en quelque sorte le pendant physiologique et naturaliste de son héraclitéisme supposé : « Si l'on appelle monstre non plus l'exceptionnel, mais juste un arrangement différent du faisceau, qui produit un arrangement différent des organes, alors on peut dire qu'en un sens tout est monstre, que la femme est monstre de l'homme et l'homme monstre de la femme. Se libérer du finalisme, c'est penser l'ordinaire du monstre. » C. Duflo, *Diderot philosophe, op. cit.* p. 245.

[22] Colas Duflo a, sur ce sujet, ouvert le chemin dans un article où il pose la question suivante : « Comment le sujet parvient-il néanmoins à une forme d'unité, s'il n'est pas unifié par une âme spirituelle ? » C. Duflo, « Le moi-multiple. Fondements physiologiques, conséquences anthropologiques », *Archives de philosophie*, 2008, p. 95-110.

[23] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 634) : « BORDEU. - [...] Mais pourrais-je vous demander celles [les questions] que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu ? MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Celle de mon unité, celle de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre. »

[24] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 634) : « BORDEU. - Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application ; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout ? »

[25] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 634) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois [...] Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus ; les limites des deux parties se confondent et elles n'en font plus qu'une. »

[26] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 635) : « BORDEU. - Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre ; alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est même pas votre main piquée ; c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et ne souffre pas. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Mais je crois que c'est ma tête. »

[27] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée ; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la

douleur ou le plaisir sans l'éprouver. »

[28] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646) : « BORDEU. - Que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal. »

[29] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654) : « BORDEU. - Sous le despotisme, fort bien dit. L'origine du faisceau commande et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*. »

[30] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi. » Un peu plus loin, Bordeu développe cette idée. La continuité du soi dépend de celle des sensations (I, 659) : « BORDEU. - C'est qu'elle [la conscience] ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister. »

[31] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 646-647) : « BORDEU. - Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et cette comparaison se fait où ? BORDEU. - À l'origine du réseau. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et ce réseau ? BORDEU. - N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri ; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siège, écoute, juge et prononce. »

[32] *Essai sur l'entendement humain*, II, XXVII, § 9 : « L'identité de telle personne s'étend aussi loin que cette conscience peut atteindre rétrospectivement toute action ou pensée passée ; c'est le même soi maintenant qu'alors, et le soi qui a exécuté cette action est le même que celui qui, à présent, réfléchit sur elle. »

[33] *Discours de métaphysique*, § 34 : « Mais l'âme intelligente connaissant ce qu'elle est, et pouvant dire ce MOI, qui dit beaucoup, ne demeure pas seulement et subsiste métaphysiquement, bien plus que les autres, mais elle demeure encore la même moralement et fait le même personnage. Car c'est le souvenir, ou la connaissance de ce moi, qui la rend capable de châtement ou de récompense. »

[34] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 616) : « DIDEROT. - Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même ? D'ALEMBERT. - C'est la conscience d'avoir été lui, depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent. DIDEROT. - Et sur quoi cette conscience est-elle fondée ? D'ALEMBERT. - Sur la mémoire de ses actions. DIDEROT. - Et sans cette mémoire ? D'ALEMBERT. - Sans cette mémoire il n'aurait point de lui, puisque ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait. »

Diderot reprendra et développera ce point dans les *Éléments de physiologie* (vers 1780) (I, 1290) : « La mémoire constitue le soi. La conscience du soi et la conscience de son existence sont différentes. Des sensations continues sans mémoire donneraient la conscience interrompue de son existence : elles ne produiraient nulle conscience de soi. Sans la mémoire à chaque sensation l'être sensible passerait du sommeil au réveil, et du réveil au sommeil. A peine aurait-il le temps de s'avouer qu'il existe. Il n'éprouverait qu'une surprise momentanée, à chaque sensation il sortirait du néant, et il y retomberait. Mais il y a des habitudes, des mouvements qui s'enchaînent par des actes réitérés, ou des sensations réitérées dans les organes sensibles et vivants. »

[35] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 652) : « D'ALEMBERT. - Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. À travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi ? »

[36] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 652) : « BORDEU. - Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui ; et j'ajouterai par la lenteur des vicissitudes. »

[37] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 652) : « Si vous eussiez passé en un clin d'oeil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance ; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. »

[...] Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait eu entre vous jeune et vous devenu subitement décrépité. Songez que, quoi que votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre naissance n'ont jamais été de l'histoire de votre vie. »

[38] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 653) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût eu le temps de prendre l'esprit de corps. »

[39] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 653) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant. »

[40] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 647) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Il ne souffre point ? BORDEU. - Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît. »

[41] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654) : « D'ALEMBERT. - Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui [un pédant qui avait perdu la face devant son public] était resté, mais il avait tout oublié. On lui rapprit à parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très passablement. Cet homme n'était point inepte, on lui accordait même quelque éloquence. »

[42] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident [l'homme était tombé sur la tête] ? la même qu'à votre pédant : il oublia tout ce qu'il savait, il fut restitué à son bas âge, il eut une seconde enfance et qui dura. [...] On lui apprit à lire et à écrire ; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle. »

[43] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 663) : « BORDEU. - Dans la veille le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice propre de sa sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui [...] L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. »

[44] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 654-655) : « BORDEU. - [...] Dérangez l'origine du faisceau, vous changez l'animal ; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie. BORDEU. - Sous le despotisme, fort bien dit. L'origine du faisceau commande et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef et où il n'y a plus d'autorité suprême. BORDEU. - À merveille. Dans les grands accès de passion, dans le délire, dans les périls imminents, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière. BORDEU. - C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. »

[45] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 649) : « BORDEU. - Dans leur état naturel ou tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume. »

[46] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 656) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - J'entends. On est ferme, si d'éducation, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets ; faible, au contraire, s'il en est dominé. » Plus loin : *Le Rêve de d'Alembert* (I, 659) : « MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - Et ces phénomènes généraux sont ? BORDEU. - La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct. MADEMOISELLE DE LESPINASSE. - J'entends. Toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications. »

[47] *Le Rêve de d'Alembert* (I, 659) : « BORDEU. - A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches ? De là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faibles ? De là, ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie ? De là les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'accord, bien ordonné ? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages. »